

Les anciens Québécois

Michel Biron

Numéro 76, printemps 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91223ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Biron, M. (2019). Compte rendu de [Les anciens Québécois]. *L'Inconvénient*, (76), 67–70.

Les anciens Québécois

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE **Michel Biron**

La correspondance entre la journaliste Hélène Pelletier-Baillargeon et l'essayiste Pierre Vadeboncoeur raconte la mort d'un certain Québec, après le référendum de 1980. Ces deux « anciens Québécois » ressemblent aux « anciens Canadiens » dont parlait jadis Philippe Aubert de Gaspé, en 1863, dans un roman qui allait devenir le best-seller du 19^e siècle canadien-français. On trouve chez lui comme chez les deux épistoliers un curieux mélange de nostalgie et d'amertume, mais aussi de fraîcheur et de liberté, comme si, en parlant de ce qui n'est plus, en se déclarant inactuels (voire « ringards »), ils se trouvaient à être paradoxalement plus contemporains que quiconque, au sens que le philosophe Giorgio Agamben a donné au mot *contemporain*, c'est-à-dire légèrement déphasés ou en porte-à-faux avec leur temps. Impossible de parler librement et lucidement de son époque si on coïncide entièrement avec elle.

Impossible également d'écrire librement si on ne s'invente pas une forme sur mesure, comme c'était déjà le cas de Philippe Aubert de Gaspé qui, à soixante-seize ans, décrivait son roman comme un « pot-pourri » et disait écrire pour s'amuser. Hélène Pelletier-Baillargeon et Pierre Vadeboncoeur, eux, décident de s'écrire des lettres sérieuses mais clandestines, une « correspondance secrète » comme ils l'appellent, afin de ne pas se censurer, de ne pas avoir à craindre de nuire à la cause indépendantiste, qui reste toujours la leur. « Voilà qui ne s'imprime pas », note Vadeboncoeur le 1^{er} mai 1985, et le même constat revient de lettre en lettre. Et voilà pourtant que cela s'imprime, pour notre plus grand bonheur. Il n'y a aucun testament trahi ici, les deux épistoliers ayant à l'évidence décidé que leurs lettres finiraient un jour dans les fonds d'archives et pourraient être publiées. Les éditeurs ont supprimé tout ce qui ne se rap-

Hélène Pelletier-Baillargeon
Pierre Vadeboncoeur



LE PAYS QUI NE SE FAIT PAS

Correspondance
1983-2006



porte pas directement au thème national, laissant de côté les allusions trop personnelles au profit de la seule chronique de la vie politique. Les esprits curieux et les chercheurs pourront bientôt consulter l'ensemble des lettres dans les archives de Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

Les deux épistoliers se sont connus à la revue catholique *Maintenant*, au début des années 1970, puis ils ont milité côte à côte au sein du mouvement indépendantiste. Tous deux venaient de milieux différents, Vadeboncoeur étant issu du monde syndical et appartenant à une famille bourgeoise montréalaise tandis que Pelletier-Baillargeon, plus jeune que lui de douze ans et ayant ses racines dans le Bas-du-Fleuve et en Mauricie, a fait carrière dans le milieu journalistique et s'est rapidement identifiée au combat féministe. Outre leur engagement politique et leur foi catholique, ils partagent un même amour de la France et une même passion pour l'histoire et la littérature. Ils détestent tous deux l'Amérique néolibérale et ils en veulent beaucoup à des historiens comme Gérard Bouchard de minimiser l'héritage français pour mieux faire valoir l'américanité du Québec. Ils méprisent tout autant la terrifiante légèreté postmoderne, la vision posthistorique qui rend caduc selon eux le combat indépendantiste et anéantit le sentiment de cohérence du passé et de l'avenir.

Ils forment ainsi une sorte d'arrière-garde éclairée : pendant que l'essayiste écrit ses *Essais inactuels* (1987), la journaliste se projette dans la figure ancienne d'Olivar Asselin, engagé corps et âme pour défendre le pays de Péguay, de Clemenceau et de Foch.

À quoi bon, dira-t-on, revenir sans cesse aux vieux lendemains qui ont refusé de chanter ? Le Québec postréférendaire, « ce pays qui ne se fait pas », a quelque chose de désuet déjà, et peut même sembler archaïque aux jeunes lecteurs d'aujourd'hui. À moins d'être masochistes, les nationalistes déçus n'ont que faire de revivre ces années sombres ; quant aux fédéralistes, ils sont passés à autre chose, la menace référendaire n'étant plus pour eux qu'un mauvais souvenir. De quelque bord et de quelque âge qu'on soit, c'est donc presque à reculons qu'on entre dans ces lettres écrites de 1983 à 2006.

Et pourtant, dès les premiers échanges, une grandeur littéraire inattendue s'exprime à même le désespoir politique, malgré le sentiment d'appartenir au camp des vaincus de l'Histoire. Le 28 avril 1985, Pierre Vadeboncoeur note ainsi que « le Québec a rapetissé depuis mai 80 », mais il ajoute cette phrase magnifique : « Je t'écris sans tristesse des choses qui m'attristent quand j'y pense (non quand je les écris, comme quoi l'écriture sauve de tout !) ». Sa mélancolie est tout sauf un apitoiement. Elle s'accompagne d'une force de résolution qu'il répétera à maintes occasions : « Je suis absolument décidé à ne pas vivre dans la tristesse. » L'auteur des *Deux royaumes*, homme habitué à la tristesse – il a maintes fois évoqué son passé de dépressif –, trouve dans l'écriture un bonheur qui fera l'envie de sa correspondante. Hélène Pelletier-Baillargeon n'a pas la même sérénité que lui face aux événements : « Contrairement à toi, je souffre en écrivant cela, pas seulement en y pensant ; la peine d'amour n'est pas encore métamorphosée en "littérature", la distanciation n'est pas prise ». Sa métamorphose se fera à moitié lorsqu'elle plongera dans la rédaction de sa monumentale biographie d'Olivar Asselin, mais jamais comme chez son correspondant, que rien n'arrête lorsqu'il s'agit d'écrire. Non pas qu'il prenne plaisir à analyser le désarroi collectif, mais le peuple a parlé et la leçon, si cruelle soit-elle, le passionne comme tout ce qui ressort à l'histoire de sa nation.

Certains verront dans ce concours de lucidité l'expression d'un pessimisme insupportable, une façon de se défouler en privé en

cassant du sucre sur le dos d'un peu tout le monde. Il y a indéniablement dans ces lettres beaucoup de dépit, quelques rancœurs, mais, comme l'écrit Vadeboncoeur, « le pessimisme donne généralement une plus juste mesure des réalités que son contraire » (22 janvier 1998). Il demeure un pessimiste lumineux et souvent visionnaire. Il n'a pas son pareil pour analyser les contradictions des Québécois (anciens et nouveaux), pour aller au fond des choses au risque de scandaliser ses propres alliés ou ses propres amis, comme dans ce passage aux accents dramatiques : « Je pense profondément que nous sommes vaincus et, plus superficiellement, qu'il nous faut en tout état de cause agir mais comme vaincus, c'est-à-dire, tout de même, exister le plus possible. Je n'écrirais pas publiquement ces choses. Impossible. Nuisible, d'ailleurs. Mais notre défaite a une ampleur [...] » (19 février 1983). Hélène Pelletier-Baillargeon y verra plutôt un signe de notre éternelle « fatigue culturelle », reprenant les termes d'Hubert Aquin. Ceux-ci affleurent aussi sous la plume de Vadeboncoeur, notamment lorsqu'il écrit, au risque de décourager encore un peu plus sa correspondante : « Ne nous contentons pas d'observer que nous avons subi un désastre, mais allons jusqu'à dire que nous sommes un désastre » (23 juin 1987). Sauf qu'il ajoute : « Nous sommes un désastre vivant. »

Qui ça, « nous » ? Ce sont les « anciens Québécois », ceux qui ont fait la Révolution tranquille et pas seulement ceux qui ont perdu leur pari de réaliser un jour l'indépendance. Vadeboncoeur lui-même dira avoir « toujours douté que l'indépendance se réaliserait », n'avoir « jamais vraiment cru qu'elle finirait par se réaliser » (11 janvier 2001), ce qui ne l'a pas empêché de militer en sa faveur jusqu'à la fin de sa vie. Il s'est toujours méfié des enthousiastes, ceux par exemple qui ont cru en 1976 que la partie était gagnée, que rien ne pourrait arrêter le processus de l'indépendance. Vadeboncoeur garde la tête froide dans la victoire comme dans le désastre. Ses analyses ne feront pas l'unanimité, loin de là, mais c'est justement ce refus d'émettre des banalités, des évidences ou des paroles consensuelles qui donne à sa prose toute sa valeur essayistique. Ses lettres témoignent d'une pensée résolument personnelle, et d'une pensée en acte qui nous en dit plus sur les mutations et les paradoxes du Québec d'aujourd'hui que bien des enquêtes dites savantes.

« Nous venons d'être projetés dans la Nouveauté, enfin libres de penser les choses à neuf, car les vieilles idées (quinze ans...) ne s'appliquent plus » (17 décembre 1985). Les pages de l'histoire qui s'écriront à partir de là « ne nous concerneront probablement plus particulièrement, comme peuple », ajoute-t-il, mais il faut comprendre ce qui s'est passé, ce qui s'en vient, ce qui « nous » attend. Certaines de ses hypothèses ont un accent prophétique : « il se peut, il est plausible, il est peut-être probable que l'indépendantisme tombe d'un coup, sans bruit, comme la religion est tombée dans les années soixante, et il se peut fort que nous en soyons là présentement » (27 mai 2001). D'autres surprennent, comme celle-ci où Vadeboncoeur semble consentir à une sorte d'annexion linguistique : « Il faudra un jour, peut-être, songer à vivre positivement et avec énergie un autre destin, fût-ce en anglais ! Je ne sais plus. Mais on ne vit pas, on ne peut pas vivre toujours en reculant, ou à reculons » (15 avril 1992).

Mais là où Vadeboncoeur est le plus incisif, c'est lorsqu'il analyse les causes du « désastre » : « Puisque le dynamisme essentiel de l'histoire n'était pas ici mais ailleurs, nous n'avions sans doute pas l'idée, *profondément*, que même indépendants nous ferions vraiment quelque chose » (24 février 1986). On ne peut plus comme à l'époque de *Refus global* accuser le clergé de nous avoir tenus à l'écart des grands mouvements de l'Histoire : c'est donc le Québec moderne, le Québec Inc. qui se situe lui-même en marge de l'Histoire, coupé du centre, contrairement à d'autres pays de petite dimension qui ont eu l'expérience du pouvoir, si local soit-il (Vadeboncoeur cite le cas de Cuba). Comment expliquer une telle absence (à soi, au monde) à des étrangers pour qui les tragédies de l'Histoire font partie de l'expérience vécue, et non pas seulement de récits rapportés, d'images vues à la télévision ? On trouvera ici et là des bribes de réponse, mais la raison la plus décisive, pour Vadeboncoeur, reste toujours « notre peu de force morale dans les choses de la politique » (11 avril 1990). Cette mollesse tient au « sentiment du *peu de poids* de notre histoire, de *nos* souvenirs, de *nos* moyens, de *notre* population divisée, bref, de *notre* aventure » (8 octobre 1995). D'où le combat toujours répété « contre ces ombres, souveraines en réalité mais vagues d'apparence », « contre l'insaisissable ».

Il y a certes des adversaires, c'est-à-dire les ténors fédéralistes, cette « racaille »,

comme l'écrit Vadeboncoeur à propos de Pierre Elliott Trudeau, Robert Bourassa et Claude Ryan (7 janvier 1993). Mais les deux épistoliers s'intéressent beaucoup plus aux personnalités amies et alliées, en particulier celle de Jacques Parizeau, qui fascine les deux correspondants par son assurance hautaine. Vadeboncoeur lui reproche ses « idées trop claires » et même son « tour de taille », symbole de son « malajustement » à son rôle d'homme politique (10 février 1992). Hélène Pelletier-Baillargeon résume mieux encore que son correspondant la force de caractère de Parizeau : « Quand il était charmant, ce n'est pas parce qu'il était "charmé", mais parce que lui seul avait décidé de l'être » (26 février 1992).

La journaliste se présente comme une « vulgarisatrice » et non comme une écrivaine. Elle est la moins pessimiste des deux, mais on la sent de plus en plus démotivée après la défaite au second référendum, déstabilisée par l'évolution récente du Québec, comme si ses repères identitaires s'étaient évaporés, comme si elle avait perdu jusqu'au goût d'écrire. Elle envie son aîné d'avoir toujours donné à son œuvre littéraire la priorité. Et il est vrai que les lettres de Vadeboncoeur ont une profondeur et une originalité que n'ont pas celles de sa correspondante. Il est l'anticonformiste par excellence, celui qui va à contre-courant des idées reçues. On le voit même lorsqu'il se permet de juger quelques écrivains intouchables, comme Hubert Aquin : « Je ne parviens pas à me laisser émouvoir par Aquin, malgré sa fin, une fin dans laquelle je crois toujours sentir quelque chose de gratuit, d'indifférent, de joué, de non authentique. Et puis Aquin, vivant, n'avait rien de touchant. La mort – je suis dur ! – n'a pas corrigé ça » (24 août 1986). Même regard impitoyable sur Ferron : « Jacques Ferron a de son côté quelque chose de rébarbatif – de raté, hélas ! malgré un don littéraire *exceptionnel*. » Ou sur Anne Hébert : « Je n'ai pas lu *Les Fous de Bassan*, ni aucun des derniers livres d'Anne Hébert. Son univers cauchemardesque et sulfureux m'en empêche : je ne puis souffrir ce qu'on y trouve et je me protège contre cela. » À l'inverse, le lecteur découvre un éloge surprenant de l'écrivain situationniste Patrick Straram, fou de jazz et de cinéma, ennemi comme Vadeboncoeur des esprits tièdes.

On en aurait voulu plus, on aurait aimé que Vadeboncoeur s'explique davantage et aille au bout de ses pensées, peu importe

le sujet. Mais même réduite à sa taille épistolaire, même improvisée, la réflexion de l'essayiste force l'admiration par sa capacité à dire l'âme des Québécois. En 2001, il résume celle-ci en un aphorisme dont on ne sait trop s'il s'agit d'un éloge ou d'une condamnation : les Québécois, écrit-il, forment « le peuple le plus modeste de la terre ». Ce n'est pas une raison pour désespérer de lui, soutenait-il peu avant dans une des lettres les plus fortes de tout le volume, en réponse à un accès de découragement de sa correspondante, qui s'en prenait à son peuple « mou et ambivalent » : « Quoi qu'il en soit, ce peuple est réaliste, et l'avantage de cette qualité, c'est qu'il ne se laissera pas entraîner dans des violences que des têtes brûlées, stipendiées ou pas par l'ennemi, allumeront peut-être. Il n'y aura pas de guerre civile ici, ni par conséquent de désastre » (17 avril 1998). Nous sommes un désastre sans désastre : comprenez qui pourra. ■

LE PAYS QUI NE SE FAIT PAS.
CORRESPONDANCE 1983-2006
Hélène Pelletier-Baillargeon et Pierre Vadeboncoeur
Édition préparée par Marie-Andrée Beaudet et Jonathan Livernois avec la collaboration de François Ricard
Boréal, 2018, 303 p.